

# AMOK

## CHAPITRE PREMIER

Robert Ackerman engagea sa Pinto dans la descente qui menait à la ville. Il dépassa le panneau indiquant *Downvalley 6157 habitants* sans se douter que, bientôt, ce chiffre se trouverait sérieusement réduit, et que lui-même y serait pour beaucoup.

Il suivit la rue principale sur deux cents mètres, jusqu'au drugstore dont le parking commençait à se remplir. On était samedi ; les gens en profitaient pour faire leurs courses.

Il trouva néanmoins une place pour son véhicule au fond du parking où il l'abandonna. Plus tard, il reviendrait au marché. Mais pour le moment il devait faire quelques achats et à vrai dire il avait envie de se balader en ville. Il n'en avait pas si souvent l'occasion.

Il releva la tête, cherchant du regard une silhouette familière qu'il trouva rapidement. Comme à son habitude le vieux Joss était assis sur les marches de l'école marquant la limite du parking, dont le drugstore et la galerie marchande fermaient deux des trois autres côtés, son éternelle pipe d'écume au bec.

Il en agita le fourneau dans la direction de Robert en le voyant approcher.

– Hello fiston ! Un bout de temps qu'on t'a pas vu par ici.

– Quinze jours à peine. Je viens aux provisions, mon frigo commence à être aussi vide que la tête d'un sénateur !

Le vieux rit de la plaisanterie, découvrant des dents cariées qui étaient loin de faire la trentaine réglementaire.

– Beau temps pour rester assis sur des marches à regarder les passants, non ?

– Mouais. encore que ça fraîche pas mal ces derniers jours. On va vers l'hiver, c'est sûr. A moins qu'on ait de l'orage d'ici ce soir...

– De l'orage, par ce temps ?

– J'ai entendu tonner, tout à l'heure. Peux pas dire de quel côté ça venait, mes oreilles ne sont plus ce qu'elles étaient.

– Je n'ai rien entendu.

– Pas étonnant, avec le bruit que fait ta guimbarde !

– Elle roule, c'est tout ce que je lui demande.

Robert referma sa veste. Le vent s'était soudain levé, soufflant du Nord par le col qui tranchait les montagnes telle une balafre laissée par un hachoir.

– En tout cas, ça ne me semble pas un temps propice à l'orage.

– Alors, peut-être qu'il va neiger. La route sera encore coupée pendant deux ou trois mois et Downvalley sera totalement isolée du monde.

– Ouais... Cela aussi m'étonnerait. Il est trop tôt pour la neige. Je vais quand même me dépêcher de faire mes courses. Si tu es encore là dans une heure ou deux, on pourrait peut-être prendre une bière chez Slim. D'accord ?

– Je vais y réfléchir.

Robert agita la main et s'éloigna en souriant. Proposer un verre au vieux Joss et s'attendre à le voir refuser, c'était comme de lancer des pièces en l'air en espérant voir retomber des lingots. Le vieux serait là, aucun doute là-dessus.

Il commença par l'épicerie, dont il ressortit avec deux gros sacs de papier kraft emplies de provisions. Il lui faudrait revenir à nouveau avant l'hiver, sinon il devrait se farcir le voyage jusqu'à Castle-Rock. Downvalley était une petite ville nichée au fond d'une vallée entourée par les sombres Appalaches couverts de forêts, et la route du col constituait son seul accès. Chaque année, la neige l'ensevelissait, isolant la ville pendant deux ou trois semaines avant que les chasses-neige ne viennent rétablir la circulation. Joss exagérait un peu quand il parlait de trois mois, mais il était vrai que quelques dizaines d'années plus tôt Downvalley s'était vue coupée du monde tout un hiver, ses habitants n'ayant survécu que grâce aux réserves stockées en prévision d'une telle éventualité.

Nul ne savait pourquoi on avait jugé utile de bâtir une ville à cet endroit. Peut-être la nature particulière de cette vallée encastrée dans la montagne avait-elle rassuré les premiers colons qui avaient pensé que quelques hommes suffiraient à garder le col et prévenir ainsi toute attaque des Indiens qui, eux, n'avaient jamais jugé bon de s'y installer.

Depuis lors, la ville vivait, principalement grâce à une scierie qui fournissait la moitié des emplois locaux. Mais depuis quelques années les jeunes la désertaient, préférant tenter leur chance du côté de Portland, ou même de Boston.

Robert Ackerman, lui, vivait de l'autre côté du col, à une dizaine de miles de là, dans une maison isolée au cœur des bois, et ne venait que pour regarnir son garde-manger, quand il n'avait pas envie de pousser jusqu'à Castle-Rock.

Il déposa les sacs dans le coffre de la Pinto qu'il referma à clef et se dirigea vers l'armurerie pour acheter des cartouches destinées à son fusil de chasse.

Il y était presque arrivé quand une scène peu banale attira son attention : sur le trottoir d'en face, deux hommes se battaient sauvagement.

Robert s'arrêta un instant pour les regarder.

Sensiblement de même taille, les deux individus semblaient de force équivalente. Impossible de deviner quel était l'objet de leur dispute, mais ce devait être grave, à voir la façon dont ils se frappaient.

Robert haussa les épaules et reprit son chemin ; il avait appris depuis longtemps qu'on ne gagne rien à se mêler des affaires des autres. Si ces deux types voulaient se battre, qu'ils le fassent. Tant qu'ils étaient à armes égales, pourquoi aller risquer un mauvais coup pour les séparer ? D'ailleurs, le shérif arrivait à grands pas, ce qui avait pour effet de faire tressauter sa bedaine gonflée par la bière.

Les badauds faisaient à présent le cercle autour des deux combattants, et certains commençaient à prendre parti pour l'un ou pour l'autre, à se bousculer... Dans quelques instants, la mêlée serait générale.

Le shérif, qui s'était mis à courir—exploit notable étant donné son embonpoint—, heurta violemment Robert qui ne s'était pas écarté à temps.

– Hey ! cria celui-ci en reprenant son équilibre. Vous pourriez faire attention !

Le shérif s'arrêta net, se retourna et le gifla. Robert sentit le goût du sang dans sa bouche.

Eberlué, il mit quelques instants à réagir. Ce fut trop. Déjà, le pied botté de cuir du policier partait, visant son entrejambes. Robert fit un bond en arrière, mais la pointe de la botte lui rabota les côtes, laissant une traînée de douleur sur son passage.

Fou furieux, l'autre se précipitait déjà sur lui, mains en avant pour l'étrangler.

Robert l'évita d'un pas de côté tout en lui plaçant un coup de poing dans les côtes qui le bloqua dans son élan. Il avança encore d'un pas qui le plaça derrière son adversaire à qui il enfonça son coup de coude dans les reins. Projeté en avant, l'homme alla s'écraser contre la vitrine de la librairie qui frémit sous l'impact.

– Ecoutez, dit Robert, j'ignore ce qui vous a pris, mais je crois que vous vous êtes trompé de bonhomme.

L'interpellé se releva et se retourna. Il avait le visage en sang.

– Calmez-vous, dit Robert, les mains tendues en un geste d'apaisement.

Sans l'écouter, le shérif voulut lui balancer un coup de poing au visage. Robert l'évita en se baissant. Renonçant à discuter, il frappa sèchement à l'estomac, avant de recourir à un direct au menton qui renvoya son adversaire contre le mur. L'énorme dos claqua contre le béton et le shérif resta quelques secondes interloqué, cherchant son souffle. Dès qu'il l'eut retrouvé, sa main se porta à l'étui à son côté, pour dégainer le Smith et Wesson .38 réglementaire.

Toute couleur déserta le visage de Robert qui comprit que, cette fois, ça tournait vraiment mal. Au moment où le canon de l'arme se braquait sur son estomac, il lança un coup de pied dans le poignet du policier. Le coup partit, la balle se perdit dans la foule, et se logea dans le crâne d'un des deux hommes qui se battaient.

L'opposant de la victime resta un instant figé, observant la cervelle qui coulait sur le visage qu'il venait de frapper, se demandant si c'était lui qui lui avait fait éclater la tête. Puis le mort s'écroula, et l'autre chercha un nouvel adversaire sur qui cogner. Il le trouva très vite.

Le shérif, quant à lui, regarda son arme voler dans les airs pour atterrir quatre mètres plus loin. Il se précipita pour la ramasser mais Robert lui fit un croc-en-jambe et il s'écroula lourdement sur le sol. Sans attendre qu'il se relève, Robert bondit à son tour et récupéra le .38 qu'il lui braqua sur le visage.

– Allez-vous enfin m'écouter ? gronda-t-il.

Avec un rugissement de rage, l'autre se releva lourdement et le chargea. Robert lui assena à la volée un coup de crosse. La pommette et le nez éclatèrent. Le cartilage apparut, blanchâtre, au milieu des chairs en bouillie, mais l'homme ne parut pas s'en apercevoir. Ses mains se refermèrent sur le cou de Robert qui commença à suffoquer. De toutes ses forces, il lui frappa sur les bras, pour lui faire lâcher prise.

L'autre, dont les yeux roulaient follement dans leurs orbites, semblait ne rien sentir, ne rien entendre, obsédé par un seul désir : le tuer.

Robert tenta de lui décocher un coup de genou entre les jambes, mais son adversaire bougea et il n'atteignit que la cuisse. Le shérif l'attira contre lui et le serra alors avec tant de force qu'il n'eut plus le loisir de recommencer. Ses jambes ne lui étant plus d'aucune utilité, il tenta de lui décrocher les mains, mais elles tenaient bon. Robert comprit qu'il devait procéder par étapes ; il saisit l'auriculaire qui lui griffait la chair et commença à tirer, jusqu'à le retourner complètement. La douleur devait être insupportable, mais l'étranglement se poursuivait comme si l'autre n'avait rien senti. Soudain, l'auriculaire se brisa avec un craquement sinistre. Robert crut qu'il allait enfin être libéré. Il n'en fut rien. Apparemment insensible, le shérif l'étranglait toujours, usant de ses neuf doigts comme il le faisait un instant plus tôt de ses dix.

Déjà, un voile obscurcissait la vue de Robert qui devina qu'il n'aurait jamais le temps de casser tous les doigts un à un. S'il ne tentait pas quelque chose tout de suite, il allait mourir.

Dans sa main droite, il tenait toujours le revolver dont il n'avait pas voulu se servir jusqu'à présent. Il pouvait enfoncer le canon dans les côtes de son adversaire et presser la détente.

Répugnant à une telle méthode, il leva l'arme et l'abattit sur le crâne de l'homme en furie. Celui-ci secoua la tête, comme si une mouche l'agaçait, et se pencha de côté pour esquiver le coup suivant. Son épaule gênait les mouvements de Robert qui ne pouvait plus l'assommer. L'arme avait un canon de quinze centimètres. Sans hésiter, Robert frappa le crâne du shérif avec l'extrémité du canon. Il ne pourrait pas le neutraliser aussi proprement qu'avec la crosse, mais ses coups porteraient sans doute assez pour que l'autre relâche sa prise.

En tentant d'échapper à ses coups, le shérif fit porter tout son poids sur sa jambe droite, déséquilibrant Robert. Celui-ci se raidit pour ne pas partir à la renverse, et son doigt se crispa sur la détente. Le coup partit. La balle percuta le crâne du policier, lui faisant éclater l'oeil droit avant de pulvériser le cerveau et de ressortir de l'autre côté en arrachant une bonne moitié de la boîte crânienne à l'instant où les deux hommes touchaient le sol.

Hébétement, toussant, la gorge si endolorie qu'il lui semblait qu'il ne pourrait jamais plus respirer normalement, Robert parvint enfin à desserrer les mains crispées autour de son cou et fit rouler le corps sur le côté pour se dégager.

Il posa l'arme à côté de lui et s'assit pour se masser la gorge et reprendre son souffle, contemplant sans y croire le corps de l'homme qu'il venait de tuer, affalé sur le trottoir, le crâne éclaté. Ce n'était pas possible ! Il ne pouvait pas avoir fait une chose pareille ! Il redressa la tête, songeant déjà à la montagne d'emmerdements qui lui tomberaient dessus d'un instant à l'autre.

De l'autre côté de la rue, la bagarre avait gagné tout le monde. Deux ou trois types cognaient sur un petit vieux qui n'en pouvait plus. Le visage ensanglanté, il rebondissait d'un poing à un autre, balancé comme un punching ball.

Se tenant le cou de la main gauche en une dérisoire tentative pour atténuer la douleur, Robert reprit l'arme afin de faire cesser ce combat qui n'en était pas un, quand son attention fut attirée par un autre groupe.

Trois jeunes gens maintenaient un homme d'une cinquantaine d'années au sol tandis qu'un quatrième le bourrait de coups de pieds, visant avec une sauvagerie toute particulière la tête et l'aîne de la victime. Le visage du pauvre type n'était plus qu'une bouillie sanglante et il ne criait pas. Sans doute était-il déjà mort. Plus loin, un homme énorme, que Robert connaissait de vue pour l'avoir parfois rencontré en ville, était assis à califourchon sur un adolescent. Avant que Robert ait pu tenter le moindre geste, il lui fit une fourchette dans les yeux. Les globes éclatés, le gosse hurla.

Cela ne suffisait pas apparemment au gros qui prit entre ses doigts ce qui subsistait des nerfs optiques et commença à tirer dessus de toutes ses forces, comme s'il voulait faire sortir le cerveau de sa victime par les orbites.

Robert sentit une nausée le secouer.

En un réflexe, il leva son arme et tira sans même viser. La balle de .38 s'enfonça dans le gros tas de chair qui s'affaissa sur lui-même, comme un ballon dégonflé, avant de s'écrouler sur le côté avec une lenteur obscène.

Le gosse criait. Quand il sentit que son tortionnaire ne pesait plus sur lui, il se dégagea violemment pour se mettre à quatre pattes. Sans un mot, mais hurlant toujours, il tâtonna autour de lui jusqu'à ce qu'il trouve le bras du cadavre. Avec un rugissement de haine, il se précipita sur lui. Remontant rapidement le long du bras, il trouva la gorge. Repoussant alors la tête du mort en arrière, il fondit sur lui et enfonça ses dents dans le larynx qu'il déchiqueta comme un chien affamé.

C'en était plus que n'en pouvait supporter Robert. Il se détourna pour vomir.

Ce malaise lui sauva probablement la vie. Du coin de l'œil, il vit fondre sur lui un homme armé d'un marteau qu'il brandissait dans l'intention de lui défoncer le crâne. L'arme que tenait toujours Robert visa d'elle-même, et il tira une nouvelle fois.

L'homme, stoppé en pleine course, parut surpris. Il porta la main à sa poitrine où le sang formait déjà une étoile rouge. Il n'eut pas le temps de regarder sa paume. Ses yeux se voilèrent, et il bascula en arrière.

Robert se releva et s'essuya la bouche sans comprendre ce qui se passait. Il venait de tuer trois hommes alors qu'un quart d'heure plus tôt il discutait paisiblement avec Joss et parlait d'acheter des provisions...

Le revolver pesait dans sa main et il éprouva un instant l'envie de le jeter au loin. Il se contint pourtant : la ville tout entière semblait prise de folie, et qui pouvait dire s'il n'en aurait pas à nouveau besoin ?

A quelques mètres de lui, deux femmes se battaient comme des chiffonnières. L'une avait un œil crevé qui lui pendait sur la joue, mais n'en labourait pas moins le visage de l'autre—une rousse flamboyante—avec ses ongles, laissant des traînées sanglantes sur leur passage.

La rousse arracha soudain le corsage de son adversaire qui ne portait pas de soutien gorge. Avec un rugissement de joie sauvage, elle referma ses dents sur la pointe d'un sein qu'elle mordit cruellement. Son adversaire hurla de douleur en tentant de se dégager. Mobilisant toutes ses forces en un effort surhumain elle y parvint et la rousse, déséquilibrée, recracha triomphalement quelque chose qui vint échouer aux pieds de Robert. C'était la pointe du mamelon, sectionnée d'un coup de dents.

Robert comprit qu'il ne parviendrait pas à les séparer. Il recula. Apparemment insensible à la douleur, la femme au mamelon amputé avait renversé la rousse sur le sol. Remontant sa jupe d'une main en la maintenant solidement sous elle, elle lui arracha sa culotte, découvrant un pubis aussi roux que sa chevelure. Ses doigts aux ongles effilés crochetèrent alors violemment le sexe de la rousse qu'ils fouillèrent avec frénésie. Le sang coula très vite entre les jambes de la rouquine. Elle hurla de douleur en tentant désespérément d'échapper à sa tortionnaire.

Robert se détourna. Partout, les gens s'entre-déchiraient, se mutilaient... La ville était devenue folle. Lui-même avait tué trois hommes, et il serait peut-être amené à en tuer d'autres sous peu, si on ne le tuait pas avant.

– Foutre le camp, murmura-t-il pour lui-même. Je dois foutre le camp d'ici tout de suite !

Rasant les murs, évitant d'approcher qui que ce soit, il reprit le chemin par où il était venu.

Il avait environ trois cents mètres à parcourir jusqu'à sa voiture.

Trois cents mètres au sein d'une ville dont tous les habitants semblaient soudain pris de folie furieuse.